

La lettre rêvée

Une correspondance imaginaire

Freud-Ferenczi

 octobre 1932. Déjà durement éprouvé par la réaction négative de Freud face au dernier travail qu'il a courageusement présenté au congrès de l'Internationale de psychanalyse de Wiesbaden¹ au début de septembre, Ferenczi vit un des moments les plus dramatiques de sa vie : « Ai-je ici le choix entre mourir et me "réaménager", et ce à l'âge de 59 ans² ? » C'est qu'il vient de recevoir une lettre de Freud. Dans cette lettre, le maître lui fait part de son pessimisme quant aux chances de voir son disciple et ami rentrer dans le droit chemin analytique. Freud va même plus loin et indique sa résignation à voir leur relation en arriver à une rupture³. Ferenczi est consterné ; lui qui, avec une passion jamais démentie, a consacré, depuis une trentaine d'années, sa vie professionnelle à la psychanalyse. Comment les choses en sont-elles venues là ? Il faut savoir que depuis quelques années, à côté des expérimentations techniques parfois critiquables, les avancées théoriques de Ferenczi ne plaisent guère à Freud. Ce qui constitue un irritant majeur pour ce dernier est de voir réapparaître dans les travaux de Ferenczi l'antique théorie du trauma avec, en son cœur, l'expérience de séduction. Freud supporte très mal ce qui, pour lui, constitue un retour en arrière par

rapport à sa propre démarche théorique. Il le fera explicitement savoir à Ferenczi qui, de son côté, ne voit pas comment faire l'économie de la théorie traumatique à partir des questions que lui pose sa clinique auprès de patients dits difficiles. Face à l'interminable, et trop souvent stérile, polémique opposant réalité extérieure et fantasme dans l'étiologie de la psychopathologie, quelle trêve que de rêver qu'en lieu et place de la lettre « officielle », Freud, dans un élan de transparence, aurait écrit à son vizir secret une seconde version dans laquelle il révélerait...

Vienne, 2 octobre 1932

IX. Berggasse 19

Cher ami,

Il est des rencontres qui nous obligent à nous tourner davantage vers le passé plutôt qu'elles n'orientent vers l'avenir. Notre dernière rencontre est à ranger parmi celles-là. Ces quelque trois semaines qui se sont écoulées depuis m'ont permis de prendre un certain recul quant à la trop vive réaction dont vous avez été, avec Brill, le témoin et, j'en ai bien peur, aussi la victime à la suite de la lecture de la communication que vous aviez préparée pour le congrès.

Notre longue amitié de même que la passion et la créativité que vous mettez au service du mouvement psychanalytique valent amplement que je m'ouvre à vous des raisons que je soupçonne être responsables de mon emportement.

Loin au-delà de nos divergences concernant la technique de la cure, divergences auxquelles j'ai peut-être accordé trop d'attention, c'est davantage la reprise que vous faites de la question du traumatisme (via la séduction réelle) qui m'irrite depuis quelques années. Cette irritation a atteint son comble lors de votre visite. Bien qu'ayant « officiellement » renoncé à cette théorie en faveur de celle du fantasme et de l'universalité du mythe d'Edipe, j'ai été de nouveau plongé, par votre exposé, dans la tourmente du doute d'où je me croyais définitivement échappé. Pendant un moment, en votre présence, peut-être l'avez-vous remarqué, je fus la proie d'un vertige. En un éclair et avec une intensité visuelle hallucinante, m'est réapparu un rêve depuis fort longtemps oublié⁴.

Ce rêve, vieux de plus de trente ans, m'avait à l'époque à ce point troublé que je l'avais volontairement écarté du livre des rêves qui retenait alors toute mon attention. Cette autocensure, je n'ai pu la contourner que face à un ami alors intime qui à ce moment constituait le tout de mon auditoire. Vous m'obligez aujourd'hui à vous en faire le récit ; confidence qui vous permettra de comprendre l'ampleur de la censure qui s'y est autrefois abattue et mon malaise actuel. Ce rêve mettait en scène ma fille aînée, Mathilde, alors âgée de 9 ans (j'en avais 41) et envers qui j'éprouvais un vif sentiment érotique que ma pudeur d'alors ne me permit de désigner que sous le vocable d'hypertendre. Autre élément du rêve ; ma fille se prénomrait Hella (prénom de la fille de ma sœur Anna).

Vous pouvez maintenant tirer vos propres conclusions. Les miennes sont troublantes. Tout me porte à nouveau à penser que :

1) Ce rêve me place dans une position triplement incestueuse : envers ma fille, envers ma nièce et envers ma sœur, par l'entremise d'Hella qui devient le produit d'une relation incestueuse fraternelle avec Anna (ce qui a toujours compliqué ma relation avec ma propre fille cadette qui, comme vous le savez, porte le même prénom) ;

2) L'Œdipe et les pulsions qui s'y rattachent (le langage de la passion dans votre terminologie) concernent évidemment les parents au premier chef plutôt que leur progéniture. Cette idée, à l'époque intolérable pour moi et pour le souvenir que je gardais de mon père récemment disparu, je m'empressais alors de la réfuter quelques mois plus tard⁵ ;

3) Situer le mythe d'Œdipe dans la petite enfance constitue une manœuvre défensive de mise à distance nous soulageant du poids de la culpabilité générée par nos désirs incestueux visant nos tendres petits. Peu d'analystes, à mon grand étonnement, se sont questionnés sur l'âge avancé qui était celui d'Œdipe au moment de ses méfaits. Il était loin d'être un enfant. Mais n'y a-t-il que de l'adulte dans l'adulte ?

4) Tout un pan de la théorie de la sexualité infantile doit être revu, peut-être même abandonné ; perspective qui, considérant mon grand âge, ne me plaît guère.

Je vois par votre travail que c'est précisément à cette tâche que vous vous êtes, courageusement, appliqué. Un observateur extérieur pourrait en conclure que vous vous éloignez de moi. Comme vous pouvez maintenant le comprendre, cher Sandor, ce n'est pas envers vous-même que je réagissais aussi intensément au moment de votre visite chez moi. Ces idées que vous soutenez, je les ai moi-même autrefois vivement défendues pour ensuite m'en détacher. Mais avais-je vraiment le choix ? Jamais, je vous le répète, je n'ai pu me résoudre à voir dans mon propre père l'image d'un séducteur pervers. Aujourd'hui, vous soufflez sur ce que je croyais, avec méprise, être des cendres. Je regrette seulement de ne plus disposer de l'énergie nécessaire pour vous accompagner dans votre travail et me dresser à nouveau à contre-courant de positions qui, étant largement admises, fondent l'unité de notre société⁶. Croyez bien que la tentation n'est pas absente. Rappelez-vous seulement le laborieux et pénible travail qu'a exigé de moi la cure de l'homme aux loups ; travail qui n'a pu compter parmi ses rares mérites celui d'avoir apaisé mon ambivalence quant à l'origine exacte de la névrose de notre malheureux S.P.

J'achève cette lettre en vous exhortant d'éviter d'interpréter toutes remarques « officielles » venant de moi et portant sur votre travail comme des offenses visant à faire de vous une brebis égarée de l'enclos psychanalytique. La sauvegarde de l'unité du mouvement analytique m'obligera à une certaine sévérité paternelle à votre endroit. Mais soyez assuré, cher Sandor, que vous êtes et resterez pour moi le fils que ma destinée a refusé de m'accorder.

Affectueusement,

Votre Freud



L'existence de cette lettre aurait-elle conduit à une véritable réconciliation entre le père fondateur et l'enfant terrible de la psychanalyse ? Aurait-elle

permis une fin moins amère à celui qui devait s'éteindre quelques mois plus tard (le 24 mai 1933) de même qu'une plus grande diffusion de ses travaux trop longtemps mis à l'index par la communauté psychanalytique (il aura fallu attendre quelque cinquante années pour que soit publié le « journal clinique » de Ferenczi et quelques années de plus encore pour la publication de la correspondance Freud-Ferenczi) ? Comment rendre compte de cette situation ? Qu'est-ce qui, dans ses travaux, aura pu déclencher cette tentative de bâillonnement de celui qui, au sein la communauté psychanalytique de l'époque, s'employait plus que tout autre à repousser les limites de l'analysable en attirant l'attention sur la nécessité d'adaptation du cadre analytique afin d'y accueillir des patients qui jusque-là étaient déclarés inanalysables ?

Il ne sera pas question ici de reprendre par le détail l'examen des idées, avancées théoriques ou techniques de Ferenczi, ni même celui de sa relation avec Freud. Cependant, un point est particulièrement important à relever. Au-delà de certains aspects de sa personnalité, au-delà de ses nombreuses et souvent hasardeuses expérimentations techniques, ce qui refait surface avec Ferenczi est la reprise, la remise en circulation de ce qui aura longtemps constitué un élément refoulé du champ même de l'inconscient de la psychanalyse, c'est-à-dire la théorie du traumatisme *via* l'expérience de séduction de l'enfant par l'adulte. Cette reprise est d'autant plus importante qu'à travers elle c'est toute la question des origines que Ferenczi remet en jeu : origine de la psychopathologie, origine de la psychanalyse, mais aussi et surtout origine de la sexualité.

Un bref retour sur une période clef de l'histoire de la psychanalyse s'impose. Celle qui s'étend de 1893 à 1897 et dont Jones dira pour l'année 1897 qu'elle constitue le point culminant de l'existence de Freud⁷. Ces années sont souvent qualifiées de « pré-analytiques » : Freud y avance une théorie ; celle de la séduction entendue comme événement historique réel, datable. Cette expérience de séduction, Freud la conçoit comme véritable *caput Nili* de la neuropathologie⁸. À l'automne 1897, le fait est connu, il abandonne cette théorie, sa *neurotica* ; abandon dont on convient qu'il est l'acte de naissance de la théorie psychanalytique proprement dite et point de départ de l'exploration d'une autre réalité : la réalité psychique. Il avance, dans une lettre à Fliess datée du 21 septembre, quatre raisons majeures, dont celle de l'impossibilité de croire que tous les pères

d'hystériques soient pervers, pour expliquer sa décision⁹. Mais par quel processus Freud en arrive-t-il à la conclusion de la nécessité d'abandonner sa *neurotica* ?

L'observation des quelques mois précédant cette période est instructive. On y découvre, par le biais de la correspondance avec Fliess, un Freud en déroute. Le 14 août 1897, Freud rapporte un état de torpeur intellectuelle¹⁰. Il traverse une « crise de morosité ». Plus tôt, le 7 juillet, il écrit : « Quelque chose venu des profondeurs abyssales de ma propre névrose s'est opposé à ce que j'avance encore dans la compréhension des névroses¹¹. » Encore un peu plus tôt, le 12 juin, il se sent intellectuellement paralysé : « écrire m'est un supplice¹² ». Fait rarissime, il emploie pour la première fois à son sujet le terme de névrose. Qu'est-ce qui, à ce moment-là, a pu jeter Freud dans cet abîme dépressif ? Les éléments de réponse sont nombreux. Plusieurs courants d'événements s'entremêlent. Freud est en plein travail de deuil, son père Jacob est décédé quelques mois plus tôt, le 23 octobre 1896 ; une perte dont on ne saurait minimiser l'impact¹³. Par ailleurs, sa relation avec Fliess, cet homme dont Jones qualifie la personnalité de séduisante, entre dans une période critique¹⁴. La séduction ici, n'est pas seulement une affaire clinico-théorique dans le travail de Freud. Elle est aussi omniprésente dans sa relation à Fliess avec la particularité que c'est Freud qui, alors, se trouve du côté des séduits. Simultanément, Freud est attelé à un autre gigantesque travail que celui de la névrose, c'est-à-dire celui des rêves. Il travaille depuis quelques années à la rédaction de son grand livre des rêves. Il a pris l'habitude, depuis 1882, de noter ses rêves et s'emploie à analyser plusieurs de ceux-ci¹⁵. Or il est remarquable que parmi les derniers rêves connus de Freud, les deux derniers plus précisément qui précèdent tout juste sa « crise de morosité », il en est un qui relève expressément de sa théorie de la séduction !

Le récit de ce rêve intitulé « Hella » tient en peu de mots. Dans une lettre à Fliess datée du 31 mai 1897, Freud écrit : « Récemment, j'ai rêvé de sentiments hypertendus pour Mathilde, mais elle se prénomait "Hella" et j'ai ensuite vu devant moi le mot "Hella" tracé en gros caractères¹⁶. » Anzieu propose un bref commentaire de ce rêve. Il serait à ranger sous la rubrique des rêves de complaisance¹⁷. Freud, à ce moment-là, cherche une confirmation de sa théorie de la séduction. Ce rêve la lui apporte sur un plateau. Cependant, si les pères sont des séducteurs d'enfants, alors son

propre père, Jacob, doit lui aussi, selon la théorie, faire partie du nombre. Cette possibilité, Freud ne peut plus à ce moment précis l'envisager, plongé qu'il est dans l'intense travail de deuil déclenché par le décès de son père. Face à la pensée insoutenable d'un Jacob séducteur, Freud s'incriminera lui-même afin de disculper son père ; un scénario avec lequel il est déjà familier pour l'avoir expérimenté et décortiqué dans un autre rêve, célèbre celui-là : « L'injection faite à Irma » dans lequel il s'offre comme coupable d'une intervention médicale malheureuse pratiquée sur Emma Eckstein par l'ami Fliess. Mais la question de la séduction de la part du père demeure entière car si Freud, fils, s'accuse lui-même d'envies incestueuses en vue de protéger l'image du père, il n'en demeure pas moins que par ce procédé c'est encore un père qui est mis en accusation de séduction, c'est-à-dire lui-même comme père de Mathilde.

Ce rêve mérite une plus grande attention que celle qu'Anzieu lui a consacré. Il ouvre sur une série de questions, de commentaires et d'hypothèses concernant la théorie de la séduction, son abandon, de même que son remplacement par la théorie œdipienne. Deux éléments du rêve, au moins, sont à souligner : les sentiments « hypertendres » et la condensation Mathilde-Hella. En ce qui concerne le premier de ces éléments, nous suivons Anzieu dans l'hypothèse qu'il avance de la nature sexuelle desdits sentiments. Une certaine pudeur aura retenu Freud d'être davantage explicite. La communication de ce rêve jointe au récit d'un second rêve chargé sexuellement : « Monter les escaliers déshabillé », dans la même lettre envoyée à Fliess renforce l'hypothèse de la nature sexuelle du rêve « Hella ». Il s'agit donc d'un rêve mû par le désir incestueux ; ce désir étant porté par un adulte, Freud, et ayant pour objet un enfant, Mathilde.

La condensation Mathilde-Hella est plus complexe. Plusieurs pistes s'offrent qui renvoient tantôt à la théorie de la séduction, tantôt à l'hypothèse œdipienne qui reste encore à nommer à ce moment-là pour Freud. En faisant de sa nièce Hella (fille d'Anna Freud-Bernays, première sœur de Sigmund) sa propre fille, la construction onirique de Freud le place dans un rapport éminemment incestueux et ce, comme il en a été fait mention plus haut, à plusieurs niveaux. Mais pourquoi Hella ? Que se cache-t-il encore derrière ce prénom ? Phonétiquement, ce prénom oriente vers le souvenir des premiers émois amoureux (1872) de Freud adolescent pour une amie d'enfance du nom de Gisella Fluss¹⁸. La double opération

menant à la décomposition en Gis-Ella et au retrait de la syllabe *gis* est ici étonnamment similaire à celle qui en 1878 fera de Sigismund, Sigmund¹⁹. À peu de chose près, il s'agit d'un *gis* en moins ! De cette première déception amoureuse, Freud garde une certaine nostalgie. S'étonnera-t-on, plusieurs années plus tard, de voir Freud, devant l'indécision de Ferenczi quant au choix de sa future conjointe, prendre parti en faveur d'une autre Gisella, Palos cette fois ! S'étonnera-t-on encore de voir Freud, bien qu'entouré d'amis médecins fort compétents, s'en remettre, pour sa première opération à la mâchoire en 1923, aux soins d'un chirurgien de réputation douteuse en la personne de Marcus Hajek²⁰. Ce choix, à première vue tout à fait incompréhensible, s'éclaire-t-il un peu lorsqu'on retrouve ce médecin marié à une sœur de l'écrivain Arthur Schnitzler, admiré de Freud, et, elle aussi, prénommée ... Gisella !

Passer d'Hella à Gisella Fluss c'est aussi prendre le départ d'une remontée dans le temps qui conduit à ce qui est encore en chantier dans la pensée de Freud, à savoir l'édification d'une théorie de la sexualité infantile. Freud nous livre lui-même cet accès dans son article sur les souvenirs écrans qui, fait à remarquer, n'est publié que deux années à peine après le rêve « Hella »²¹. Le fil d'Ariane de ses souvenirs est la couleur jaune du vêtement porté par une jeune fille convoitée, Gisella Fluss de toute évidence, et qui aiguillonne Freud vers un autre souvenir, datant de sa petite enfance celui-là : avec John, son neveu, ils arrachent des mains de la petite Pauline, nièce de Sigmund, un bouquet composé de fleurs jaunes. Si les souvenirs écrans « contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile, mais encore *tout* l'essentiel²² », on arrive à la conception, chez Freud, d'une vie sexuelle dans laquelle ne peuvent être départagées les composantes libidinales et agressives tant elles sont étroitement entrelacées au sein de son monde pulsionnel. Ce souvenir du bouquet arraché évoquant une représentation symbolique de défloration en constitue une illustration. Celle-ci est d'autant plus évocatrice que quelque deux années plus tard on retrouve le jeune Sigismund, âgé de six ans, dans une scène similaire affairé à arracher les pages d'un livre d'images en compagnie cette fois de sa jeune sœur Anna, celle-là même qui deviendra la mère de Mathilde²³.

En rebroussant chemin de Pauline à Hella (Freud-Bernays) et passant par Gisella Fluss, il semble possible d'envisager une coloration sexuelle-

agressive, donc potentiellement traumatique, au désir inconscient de Freud vis-à-vis de sa fille-nièce Mathilde-Hella. Ce rêve relève bien, comme Anzieu le propose, du désir de Freud de voir sa théorie de la séduction confirmée et la séduction l'élément clef de la neuropsychologie. Mais peut-il soutenir plus avant cette théorie ? Le rêve « Hella », tel qu'énoncé plus haut, précède l'entrée de Freud dans une intense période dépressive. Rien ne va plus pour lui. Rappelons que l'hypothèse des pères séducteurs-pervers est tout à fait inconciliable avec l'image irréprochable de son père (cf. note 13) qu'il vient de réactualiser²⁴. C'est sous l'empire du deuil qu'il traverse et à la faveur de quelques négations, que Freud semble s'être définitivement attaché au souvenir d'un père au-dessus de tout soupçon. Le retour de cette idéalisation empêchera-t-il tout à fait la libre circulation de cette autre représentation ayant trait à l'investissement libidinal d'un père sur son fils ? C'est à ce point qu'une autre voie s'offre à Freud, une voie qu'indique le rêve « Hella », mais qu'il n'empruntera qu'à l'automne suivant : celle du scénario œdipien. C'est le prénom de Mathilde qui, dans le rêve, en marque l'accès.

Il faut tout d'abord rappeler une pratique, qui deviendra tradition, que Freud établit avec la naissance de son premier enfant. C'est lui, et lui seul, qui choisira le prénom de tous ses enfants. Ces prénoms seront toujours choisis en l'honneur de personnes aimées ou admirées de lui²⁵. C'est ainsi que la fille aînée de Freud tiendra son prénom de Mathilde Breuer, femme de Joseph que Freud admire filialement. Depuis les premières années de leur relation (1880), Freud obtient un soutien indéfectible, tant sur les plans scientifique et moral que sur le plan financier, de son ami Joseph Breuer, un médecin qui jouit d'un grand prestige auprès de sa nombreuse clientèle et de la communauté médicale viennoise. Cependant, cette relation d'admiration se détériorera à partir de la prise en compte par Freud des hésitations de Breuer à se laisser convaincre de l'importance du rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses²⁶. À la fin, Freud tranche. Dans une lettre à Fliess du 29 mars 1897, à peine deux mois avant le rêve « Hella », il déclare que la seule vue de Breuer l'inciterait à émigrer²⁷. Comment ne pas voir en Joseph Breuer une figure paternelle substitutive faisant l'objet des mêmes mouvements d'idéalisation-désillusion observés à l'endroit de Jacob avec, cependant, la particularité qu'ils opèrent selon le principe des vases communicants. Au moment où Breuer est dénigré, c'est l'image de Jacob qui est fortement rehaussée (notons qu'à peine cinq mois

séparent les lettres de Freud, note 13, et Breuer, note 26, à Fliess). Comment, par ailleurs, ne pas voir dans le couple Breuer un couple parental avec lequel Freud, jeune médecin, jouera un scénario devenu célèbre. Breuer, de son côté, ne paraît pas dupe de la chose et, le 5 juillet 1895, écrit lui aussi à Fliess : « L'intellect de Freud plane dans les hauteurs. Je me sens devant lui comme une poule devant un aigle²⁸. » La référence à Mathilde Breuer, qui ne peut qu'évoquer dans l'esprit de Freud les sentiments hostiles qu'il entretient à ce moment-là envers son ancien protecteur ; l'inscription « Hella », dans le rêve, tracée en gros caractères, qui renvoie à la Grèce de la mythologie ; l'insertion, dans le même envoi où Freud expose le rêve « Hella », du remarquable manuscrit N dans lequel est évoquée pour la première fois l'existence de pulsions hostiles (désirs de mort) à l'endroit des parents : tous ces indices militent en faveur du déploiement d'un scénario que Freud ne mettra en place qu'en octobre 1897 mais qui, comme on le voit, est à portée de la main.

La scène manifestement incestueuse du rêve « Hella », bien qu'invitant d'abord à la confirmation de la théorie de la séduction, introduit simultanément (*via* le couple Breuer) la trame œdipienne. Entre ces deux théories existe un point de jonction : la question de la sexualité infantile. Ce rêve bref revêt une importance significative dans la mesure où il situe Freud, à ce moment précis de sa réflexion, à un carrefour. D'un côté s'offre à lui, dans la trajectoire qu'il a suivie depuis 1893, la voie de la théorie de la séduction. Mais celle-ci pour des raisons éminemment affectives est désormais bloquée. De l'autre côté se trouve, mais de manière encore imprécise, la voie œdipienne qui aura, lorsqu'elle sera définitivement établie, le mérite de résoudre le conflit de loyauté qu'il éprouve envers son père disparu. Quelques mois plus tard, Freud, dans un intense mouvement créateur, solutionnera ce conflit en franchissant la distance qui sépare la théorie de la séduction de l'enfant par un parent de l'amour œdipien de celui-là pour celui-ci (un retournement somme toute assez usuel sur le plan du fonctionnement psychique inconscient, mais d'une richesse considérable sur les plans théorique et clinique). Mais pour l'heure Freud n'en est pas encore là. Ne pouvant plus recourir à sa théorie de la séduction mais ne disposant pas d'une nouvelle conception de la névrose, Freud entre dans ce qui se révélera une de ses plus profondes périodes dépressives, qui s'étendra sur presque tout l'été 1897.

Vue sous cet angle chronologique, l'hypothèse œdipienne paraît venir à la rescousse d'un Freud désarmé face à une théorie des origines de la sexualité qu'il ne peut plus soutenir. Peu s'en faut pour comparer cette situation à celle de l'enfant qui, face aux questions soulevées par le sexuel, s'érige des théories explicatives dont une des visées est de contenir l'angoisse soulevée par des mystères qui le dépassent (mais, savons-nous vraiment, adultes que nous sommes devenus, d'où viennent les bébés ?). Ainsi, le complexe d'Œdipe pourrait être envisagé comme tenant lieu de théorie sexuelle infantile pour Freud lui-même et constitué par lui comme toutes théories sexuelles infantiles à partir d'un « fragment de pure vérité » devant à la fois être pris en compte et refoulé. Mais en quoi pourrait consister ce fragment de vérité ? Ici, Laplanche et Pontalis guident notre réflexion en proposant d'entendre les fantasmes de séduction comme traduisant une donnée fondamentale à savoir celle d'une sexualité de l'enfant qui serait entièrement structurée par quelque chose provenant du monde extérieur²⁹ ; proposition à laquelle Freud, avec sa nouvelle construction théorique du mythe d'Œdipe, tente d'échapper mais sans jamais vraiment y parvenir.

L'histoire de la théorie psychanalytique révèle comment, pour abandonnée qu'elle fut, la théorie de la séduction n'a de cesse de faire retour dans l'œuvre de Freud, que ce soit de manière explicite dans certains textes³⁰⁻³⁴ ou encore en pièces détachées par la voie de certains concepts comme ceux de l'après-coup ou du souvenir pathogène. Ces concepts témoignent du souci constant de Freud de fonder la réalité psychique sur le sol d'une autre réalité plus « objective » : la réalité extérieure. Le travail d'analyse de l'Homme aux loups en constitue l'un des exemples les plus probants³⁵. D'un côté, donc, la séduction de l'enfant par l'adulte, de l'autre, Œdipe, une histoire tout aussi passionnelle mais renversée en ce que le point de départ n'est plus l'adulte mais l'enfant lui-même. Comment, du reste, pourrait-on parler de désirs œdipiens auprès d'enfants n'ayant pas été eux-mêmes désirés au préalable ? Freud, l'homme des dualités, est ici aussi partagé et ce, même s'il a « officiellement » mis de côté sa théorie de la séduction et avec elle l'idée d'une innocence sexuelle de l'enfant. Œdipe, comme théorie sexuelle, constitue l'aboutissement du travail analytique de Freud au même titre que la création, par les enfants, des théories cloacales ou autres théories sexuelles dites infantiles, rend compte de leurs observations des manifestations de la vie sexuelle. La théorie œdipienne

aurait-elle pu être construite par Freud (et par Sophocle !) sur le même modèle que les théories sexuelles infantiles, c'est-à-dire, comme une construction intellectuelle s'employant à solutionner l'énigme du sexuel et ce, indépendamment de quelque vérité objective que ce soit ? À ce sujet, Pontalis aura bien raison de faire du petit Hans notre maître à tous³⁶.



Dans son *Roi des Aulnes*, Goethe nous parle d'un père, de son enfant et d'une chevauchée dans la nuit³⁷. Est-ce le propre de l'état adulte que d'être sourd aux cris de détresse de l'enfant qui, soumis à un langage passionnel débordant ses capacités d'élaboration, ne peut parfois réagir autrement à l'effet de sidération produit qu'en clivant-mortifiant une partie de lui-même (autotomie de Ferenczi, faux self de Winnicott, normopathie de McDougall) ? Succédant à l'expérience de séduction, cette surdité (dédi) de l'adulte à la détresse de l'enfant ne représente-t-elle pas, comme Ferenczi l'avait, l'élément constitutif par excellence de la nature inévitablement traumatique pour les enfants de la rencontre avec le langage des adultes ? À ce sujet, Gantheret³⁸, et de manière encore plus incisive Laplanche, avec sa théorie de la séduction généralisée³⁹, ont bien montré comment la séduction opère au cœur de toute relation adulte-enfant du fait de la transmission de l'adulte vers l'enfant de signifiants verbaux ou non verbaux chargés de significations sexuelles inconscientes.

Par ailleurs, il est tentant de voir dans cet enfant du *Roi des Aulnes* un autre enfant, un *wise baby* comme il se traitait lui-même, c'est-à-dire Sandor Ferenczi. S'est-il employé à décrire, avec toute l'ardeur et l'authenticité qui pouvaient être les siennes, les effets destructeurs pour l'enfant de la rencontre avec le langage passionnel de l'adulte ? Aura-t-il connu le même sort dramatique que l'enfant du conte ? Au fait, Freud aura-t-il joué auprès de Ferenczi le même rôle que ce père non seulement sourd aux cris de détresse de son enfant mais s'employant aussi à le convaincre de tenir pour illusoire la menace extérieure dont il est l'incarnation ? Irrité face à un Ferenczi qui défendait ce que lui-même voulait écarter, Freud ne pouvait que prendre publiquement parti contre son disciple. Mais simultanément, il paraît clair qu'il ne pouvait réprouver totalement son « cher fils », celui-là même à qui, un temps, il destinait comme future épouse une de ses filles : Mathilde⁴⁰ !



NOTES

1. Congrès du 3 septembre 1932 où Ferenczi présente : « La passion des adultes et leur influence sur le développement du caractère et de la sexualité infantile ». Cet exposé se retrouve aujourd'hui dans : S. Ferenczi, *Psychanalyse 4, Œuvres complètes 1927-1933*. Paris, Payot, sous le titre : « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », p. 125-135.
2. S. Ferenczi, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985, p. 284.
3. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, vol. 3, Les dernières années 1919-1939*(dorénavant *V.O.*, vol. 3), Paris, P.U.F., 1975, p. 198.
4. S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1973 (dorénavant *N.P.*) Lettre 64, 31-5-1897, p. 182-186.
5. En font foi les lettres 69 (abandon de la neurotica) 21-9-1897, p. 190-193, et 71 (première référence au mythe d'Œdipe) 15-10-1897, p. 196-199, soit environ quatre mois seulement après le rêve concernant Mathilde et environ sept mois après le décès de Jacob Freud (23 octobre 1896).
6. Voir à ce sujet la pertinente interprétation émise par J. Dupont : « ... dans sa démarche Ferenczi finit par saper toutes les défenses à l'abri desquelles Freud a pu construire l'édifice théorique de la psychanalyse, en se préservant suffisamment pour pouvoir continuer. » Dans S. Ferenczi, *Journal clinique*, avant-propos, Paris, Payot, 1985, p. 23-40.
7. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, vol. 1*, (dorénavant *V.O.*, vol. 1), Paris, P.U.F., 1970, p. 295.
8. S. Freud, « L'étiologie de l'hystérie » (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1978.
9. Lettre 69, 21-9-1897, *N.P.*, p. 190-193.
10. Lettre 67, 14-8-1897, *N.P.*, p. 189.
11. Lettre 66, 7-7-1897, *N.P.*, p. 187.
12. Lettre 65, 12-6-1897, *N.P.*, p. 186-187.
13. Lettre 50, 2-11-1896, *N.P.*, p. 151-152 : « Par l'une des voies obscures situées à l'arrière-plan du conscient officiel, la mort de mon vieux père m'a profondément affecté. Je l'estimais fort et le comprenais tout à fait bien et, grâce au mélange chez lui de profonde sagesse et de fantaisie légère, il a joué un grand rôle dans ma vie. »
14. E. Jones, *V.O.*, vol. 1, p. 319.
15. D. Anzieu, *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse* (dorénavant *A.A.F.*), Paris, P.U.F., 1988, p. 520.
16. Lettre 64, 31-5-1897, p. 182-186.
17. D. Anzieu, *A.A.F.*, p. 149-150.
18. —, *A.A.F.*, p. 517.
19. —, *A.A.F.*, p. 519.
20. M. Schur, *La mort dans la vie de Freud*. Paris, Gallimard, 1975, p. 420 : « [...] on savait qu'il (Hajek) était un assez piètre chirurgien. Il n'était certainement pas qualifié pour opérer une tumeur maligne nécessitant une résection au niveau du maxillaire supérieur. »
21. S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1978, p. 113- 132.
22. —, « Remémoration, répétition et perlaboration », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1977, p. 105-115.

23. D. Anzieu, *A.A.F.*, p. 515.
24. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 175 : « Un jour, pour bien me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il (Jacob Freud) me raconta le fait suivant : "Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint, d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : 'Juif, descends du trottoir !' " — Et qu'est-ce que tu as fait ? — "J'ai ramassé mon bonnet", dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. À cette scène, qui me déplaisait, j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il se vengera des Romains. » Cet extrait témoigne de ce que l'image de Jacob n'a pas été de tout temps celle d'un « grand homme ».
25. J.-P. Valabrega, « Fondements et évolution de la technique psychanalytique. Freud et Anna », *Topique*, 1990, vol. 45, p. 117-165.
26. E. Jones, *V.O.*, vol 1,p. 280 : « ... Breuer fit un chaleureux éloge du travail de Freud et déclara partager les opinions de ce dernier touchant l'étiologie sexuelle. Après la séance cependant, quand Freud le remercia, il répondit : « Et malgré tout, je n'y crois pas du tout ! »
27. —, *V.O.*, vol.1, p. 281.
28. —, *V.O.*, vol.1, p. 267.
29. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1978.
30. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psycho-névroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., p. 61-81. Voir aussi dans cet article la note ajoutée en 1924, *ibid.*, p. 66, n. 1.
31. —, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.
32. —, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984.
33. S. Freud, « La féminité », in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1974, p. 147-178; ce passage à la p. 158 : « Ici le fantasme côtoie la réalité, car ce fut vraiment la mère qui provoqua, éveilla même peut-être, les premières sensations génitales voluptueuses, et cela en donnant aux enfants les soins corporels nécessaires. »
34. —, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1975.
35. —, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1979, p. 325-420.
36. J.-B. Pontalis, « La bêtise de l'inconscient », in *La bêtise de l'inconscient*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 1996, p. 128.
37. *Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant....
Mon fils pourquoi caches-tu peureusement ton visage ?
Père, ne vois-tu pas le roi des Aulnes ?
Le roi des Aulnes avec sa couronne et sa traîne ?
Mon fils, c'est une traînée de brume...
Je t'aime, ton beau corps me tente,
Si tu n'es pas consentant, je te fais violence !
Père, père, voilà qu'il me prend !
Le roi des Aulnes m'a fait mal!
Le père frissonne, il presse son cheval,
Il serre sur sa poitrine l'enfant qui gémit.
A grand peine, il arrive à la ferme.
Dans ses bras l'enfant était mort.
(Goethe, *Le roi des Aulnes*.)*
38. F. Gantheret, « Les nourrissons savants », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1979, vol. 19, p. 131-147.
39. J. Laplanche, « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », *Études freudiennes*, 1986, vol. 27, p. 7-25.
40. E. Jones, *V.O.*, vol. 2, p. 166.